

**D 12. SENTENCES PLUS OU MOINS PROVERBIALES; FACONS DE PARLER;  
TOURNURES SPECIALES; CRIS & APPELS DIVERS.**

**Sentences.** L'occasion s'est présentée plus haut, pp 645 — 647 de signaler une série de sentences relatives à la prédiction du temps. Il n'y a pas lieu d'y revenir. Mais il est d'autres dictons, tout aussi nombreux qui évoquent les expériences faites dans divers domaines et donnent des conseils de sagesse pratique. La majorité de ces sentences sont communes à tout le Pays Romand. Elles se rencontrent même au-delà de ses limites. Naturellement chaque patois leur imprime un cachet spécial, utilisant à l'occasion des tournures fort différents pour exprimer la même idée.

A cette catégorie appartiennent :

Le Vendredi aimerait mieux crever qu'aux autres jours ressembler.

Quand chacun s'aide nul ne s'échine (*no sè krévè*) *krévè*

Qui devient pauvre devient méchant (*kronya*) *Robeyru*

On n'est pas tous fous pareils (*pàré*)

C'est le "rable" qui se moque de l'"écové".

Vilaine chatte, beau minon.

Qui répond "appond".

Nous sommes tous de la même pâte (*pâtô*)

Qui ne sait ne se soucie (*a grève*) *no grève*

Quand c'est assez, il suffit (*kà lè bè lè pàro*) *ka lè bè lè pàro*

Les filles et les chevaux n'ont pas de domicile assuré (*dés à ôtó*) (il s'agit ici d'un emprunt manifeste au parler de la plaine vaudoise. Le comblier ne connaît pas ôto au sens de "maison d'habit.")

D'autres dictons paraissent plus ou moins du crû; ainsi :

*Twi no sè pè kàyo pàré* : il y a des variétés de sales gens.

*Dou yàdzu bè, trèe yàdzu bête* : deux fois bon, trois fois bête. Trop de bonté nuit. *bête*

*Ke r'èize mûze* : qui refuse muse (se trouve privé).

*Bèkè k plè à b' d myé mâtché* : morceau qui plait est à moitié mâché. *Bèkè* *no plè à domyé mâtché*

*Ke n'è pèrmè n à r'è* : qui n'épargne n'a rien.

Loin de son bien, près de son dommage.

*ke kôte vè* ce qui coûte vaut.

*Ke vè òo bóa vè à la gèra* : qui vole du bois s'attire des ennuis.

*Gràtà trèblè, piti mâtè, n à pè dè kè trèd sè r'èpli* : grande table, petite nappe / n'a pas de quoi trop se remplir (sens ?)

*Ke b'ài à p' ratsu kè sè, lù g'èbu s'è m'oukè* : qui donne à plus riche que soi, le diable s'en moque.

*Ke di sa k'èl no dàe ou sovè su k'èl n'èudràe* : celui qui dit ce qu'il ne doit entendre souvent ce qu'il ne voudrait.

*Ke d'è to r'èrmè dè r'è n à f'èta*

*Ke di s'è k'èl no dàe ou sovè s'è k'èl no v'èudràe*

*gràtà trèblè, piti mâtè, n à pè dè kè trèd sè r'èpli*

Ka de tã rãmãse. ðe rã nã fóta = il n'est pas de profit méprisable.

Kãmè pou. Sũfre pou = qui aime peu, souffre peu.

Hó súpã. Mó drúmĩ = mal souper c'est mal dormir.  
(encouragement à se bien garnir l'estomac avant d'aller au lit)

Plus on rebouille la m., plus elle sent mauvais (mieux vaut ne pas insister sur un fait dégoûtant).

Pò ãlá è fóle fó kòpòtrè lèz ãdié = pour aller courtiser, il faut connaître les aïtres de la maison.

ðe rè kòpòèsè nã krèvò pá lè bõsè = les récompenses ne crèvent pas les bourses (rars les gens reconnaissants).

há sãdã fõna nã pá ùllã ðe lĩ tálé lũ fi ðe la lãõga = la sage femme n'a pas oublié de lui tailler le fil de la langue (se dit d'un bavard).

Kòka pò kòka = noix pour noix (œil pour œil, dent pour dent).

Tsãkò sã byèna = chacun sa byène, soit sa marotte.

Viennent s'ajouter à cette liste partielle la foule des tournures régionales typiques, transposées d'ordinaire du patois en français. Chacun s'en sert ou plutôt s'en servait, car une partie d'entre elles s'enfoncent peu à peu dans l'oubli. Il faut être comblé pour savoir ce que veut dire faire le cafornet, c.à.d. se chauffer près du foyer sans être occupé - faire une chamberotte à quelqu'un, soit lui donner un croc-en-jambe - aller à la va ta vi, au petit bonheur, d'une façon négligée - acheter ou vendre au tu bõ tu (les uns dans les autres) - rester au crochet = rester à la pressette. ne pas se développer normalement - être à pain, savoir profiter de tout - n'être plus qu'écrit, à l'article de la mort, bien que figurant encore au registre des vivants - prendre le fusil de toile, s'en aller mendier - être dans tous ces états, être bouleversé - se faire faire la toile, se laisser duper - vivre sur les côtes de quelqu'un (à ses dépens) - faire une graisse à quelqu'un, le réprimander vertement - faire bigvaïtse, faire fiasco, - dire à mots benêts, en employant des termes vifs, qui portent - avoir la maladie de la fourche, nourrir chichement son bétail - faire la bouche carrée, se dit d'un enfant qui va pleurer - être dans de beaux draps, dans une situation désagréable - prendre arrangement à l'ache de route (sans témoins) - kãã sè kòkpe = être à l'extrémité (ne s'emploie qu'en patois) = kãti lũ sãpè = sentir le sapin - faire son sac (même sens) - chacun sa byène (patois *byèna*), chacun sa marotte - les anneaux coulent, sa bourse est vide - il sait saigner ou il connaît la veine, se dit d'un profiteur - il pèlerait un ciron (*di pèlèrag è sãrò*), appliqué à un ladre - elle n'a patte en cul (d'une personne très pauvre) - ne pas semer sa farine? par l'orage; *nã pá sèné sã fèrãna pá l'burã* (ménager son bien à outrance) - c'est une ligue d'homme, éche d'homme (*ũn tga d'õmu, èits d'õmu*), un vilain sire - être cache, ou faire des encachõns, se montrer peu confiant ou expansif - *èi mãd'èràã lè sã è lè bõlè*, il mangerait les sacs et les boïlles (d'un gros mangeur) - être à la mesure d'orbe (trop court ou trop léger) - prendre sa ramensè (y aller de toutes ses forces) *mòdié sò pá ðe bãdã*, manger son pain se bade = sans le gagner péniblement - avoir besoin d'aller à Suchy ( ) = se disait d'une bête (par extension de sens d'une personne) très maigre. Un séjour dans les marais de cette commune lui faisait grand bien; aux chevaux le repos surtout, *la nã è sò mãrtãã* (la neige à son marchand); c.à.d. qu'elle disparaît rapidement. Se dit aussi de toute sorte de matières ou d'objets.



Légion également les mots régionaux caractéristiques. Tous nous viennent du patois: S'embaumer, c'est choir dans une baume. — s'enlaiser, tomber dans une de ces fissures du calcaire appelées "laisines" — fourger signifie taquiner; un fourdron, non francisé, est un provocateur — attiver (*atara*) = exciter — entoucher, sentir mauvais — quequelier?, bégayer — aragner, chicaner et enlever les toiles d'araignées — s'éjargiller, s'effrayer — quiler, fienter en parlant d'un volatile — chogner, fienter, se dit d'un cheval — friler, s'embraser — cacollier, agiter un liquide dans un vase — pionner, crâlier, grincer — vouaffer; se dit d'une meule que l'abondance d'eau empêche de tourner et du bruit fait par des souliers gorgés d'eau — tomponner, produire un bruit sourd — bocher, abandonner le travail, prendre du loisir — véter, partir, lever l'ancre — s'enserrer, s'égarer dans les bois — caver, détester — cribler, ne pas admettre à la communion — s'embonner, se heurter, buter contre — giffer, écumer — dégrider, défaire un tricot — chuyer, fouetter — être enbeusé (*abbeusé*) = plein d'eau; se dit du bois.

Citons en outre quelques noms et adjectifs indigènes: la quile, fiente d'oiseau — la chogne, crotin de cheval — une couèle, mauvais coup de froid — une came, fragment d'arbre fossile — une feuillassa, feuille de hêtre sèche — un coucheron, extrémité d'un sapin — un ramin, feu pétillant — le couâtre, dernier né — un gretton, résidu du saindoux, enfant demeuré petit et chétif — byène (*byéma*) = quinte — la giffe, l'écume — le dégridon, laine provenant d'un tricot défait — du batiaron, déchets de lin après battage — ancre = âcre — décafé = détestable — endenieux, sujet aux humeurs (d'un emploi rarissime aujourd'hui). On en peut dire autant de byéneux au sens de quinteux — mie (il est rudement mie! ce qu'il est mie) = aimable, gentil — ces travers = ces temps-ci (*hè trèvé*) est en voie de disparaître — en ce rencontre (en cette occasion), aujourd'hui inconnu, apparaît dans des documents du XVIII<sup>e</sup> siècle (1762).

Certaines tournures comparatives stéréotypées présentent un cachet bien local: pouet comme l'ozé (le diable) — dur comme la *noerts* (divinité infernale) — méchant comme la *gale* — vif comme un crelet (cigale?) — noir comme la plaque (du foyer) ou comme chuertse (cirage) — rouge comme un coucyu (cocu) — pesant comme la *gyudze* (gueuse, fonte de fer) — sec comme la bèche (potence en bois de chaudière); comme une corde de manteau (volets de grande cheminée); comme un broutin (sens?); *asèr è R'ima t'overs*, aussi sec qu'une languette de soufflet — *frè k'irni è taure* (taure?), fort comme la t... (sans adaptation patoise).

Comme partout les formulettes évasives sont à l'honneur chez nous. Il y a cent façons de rebuter celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Même les petits gosses s'y appliquent. L'autre jour l'un d'eux, âgé de 6 ans, questionné par ses grands-parents sur ce qu'il avait mangé à midi, leur répondit d'un ton badin: "Quieq'chose!". Une dame ayant gentiment demandé à un autre gamin: "Ouvras-tu, mon petit? — s'entendit répliquer en pur français du cri " *épitodé* ", et puis toi? et toi même?

Rares les formulettes où le parler de la Vallée sort vraiment du rang. La majuscule L les signalera.



À la question "Quelle heure est-il ?" vous risquez de vous attirer les réponses : "L'heure qu'il était hier à ces heures, ou la même heure que hier".

À "Que fais-tu là ?" l'on vous répondra d'un air malin : "Ce qui me plaît! - Je t'attendais!"

À "Que fait-on chez vous ?" l'interpellé répartira : "on danse! - On trie des puces pour faire un gâteau!" (ler vers de la ritournelle "Grandpapelunette, que fais-tu là-haut ?")

À "Qu'as-tu dans ton panier ?" il s'écriera : "Des petits loups pour te manger! - Regarde vois dessous! - de la graïne de curieux en paque t's bleud!"

"Que veux-tu ?" s'attirait invariablement la répartie : "Un rien tout neuf!"

Demandez-vous "En veux-tu ?" le poing vide du mystificateur s'ouvrait, tandisqu'il s'écriait : "N'en veux-tu ? N'en voilà!" (Lutry)

À la question "Que me rapportes-tu ?" correspondait fatalement l'une des réponses : une chèvre vivante dans mon panier - du béton de cro (du collostre de corbeau) - de la moque (muqueuse) ou de la merde de chat.

À "Qu'y a-t-il à manger ?" il était coutume de répliquer : "du rebaille m'è mé (quelque chose dont on ne se rassasie jamais) de l'empoison! (une substance puante)

S'informait-on auprès d'un goasse de ce qu'il avait mangé, il ne manquait pas de s'écrier : "Du foie de veau de cochon!" ou "la mama a cuit la petite marmite dans la grande".

L'un des gosses demandait-il à ses camarades : "A quoi allons-nous jouer ?" il était sûr de s'entendre répliquer "A nous tourner les pouces" "au fou, tu le seras, si tu ne l'es déjà".

À "Qu'est-ce que tu dis ?" il convenait de répondre "Toujours la même chose! - Je dis ce que je dis - ou - on ne donne pas les petits couteaux pour les perdre!"

À "Fourquoi?" correspondait "Pour ne pas changer!" "Quoi, quoi, quoi, les corbeaux sont au bois; s'il en manque un c'est toi."

"Qu'est-ce que tu me regardes ?" s'attirait un narquois "Parce qu'il t'est venu un oeil vert" ou "parce que tu as des cornes - parce que je t'admire - parce que je te trouve beau -

Vous demandait-on "Où as-tu été ?" toute une série de réponses évasives était à disposition : "Me baigner au lac" (si c'était en hiver) "Patiner sur le lac - si c'était en été - au diable - à l'ogé (très loin, en un lieu inaccessible) - à la pêche - aux gruilles (sairalles des marais) - dans ma poche.

Posait-on la question : "Où vas-tu?" l'interpellé ne manquait pas de répondre : "je vais où je vais" Je vais me noyer, me pendre - je vais à Piogre (formule relativement récente).

Qui adressait la demande "D'où viens-tu?" s'entendait répondre malicieusement "De Paris - du Mont Blanc" ou d'un secteur du corps que mieux vaut ne pas nommer.

"Quand ça me plaira - quand je voudrai quitter ma chaise - quand les souris auront des ailes - répondait automatiquement à "Quand rentres-tu ?"

Le curieux s'informait-il de qui était chez vous, il s'attirait les réponses fallacieuses : "Le ministre - Le curé - Le pape - Le diable"

Dûment chapitré à la maison, un gamin ne se trouvait jamais embarrassé de répondre à un éventuel "A qui es-tu, - les réponses "A mon père - à celui qui m'a fait'étaient de mise.

A "D'où es-tu?" il proférait sans ombre d'hésitation : "je suis d'où je suis - Je suis de Paris - Je suis de Piogre ."

N'allez pas vous informer du prix qu'un article avait coûté, si non l'interrogé s'écriait malicieusement : "De la monnaie qu' il y en ait assez à un demi-million - Plus (ou moins) que tu ne crois - Une peur et une envie de courir (laissant ainsi sous entendre que l'objet avait été volé).

Un enfant prétendant avoir faim se voyait rabroué en ces termes : "Tu veux du pain ? Dis vite que non, que j'en sache" ou bien ; "suce ton pouce, ça te passera" Ceci se passait, bien entendu avant que n'eût commencé le "siècle des parents obéissants".

L'un des petiots réclamait-il une histoire, sa mère s'en débarassait en lui disant "Il était une fois un roi qui mangea un pois, le pois sauta, le roi creva".

Un enfant mécontent était promptement remis à sa place par diverses formulettes appropriées : "Tu n'arriveras pas plus vite au nouvel an pour tout cela! - tu as bien de quoi bouder - va paître les oies - va donner à manger aux crots (corbeaux) va te promener! - va te cacher - si tu es mal content, tu peux aller te gratter, te fouiller."

Ce répertoire de formuletes très évasives permettait de répondre à toute question importune. La plupart de ces réponses décevantes proviennent du patois.

Les explosions de sentiments émaillent maintes conversations. Elles trahissent avec plus ou moins de verdeur ou de retenue l'étonnement, l'énervement, le dépit, la colère, le dégoût, mais aussi la joie, la satisfaction.

Vidées de leur sens, ces formulettes stéréotypées s'emploient souvent sans rime ni raison.

Il conviendra d'insister sur celles qui sont propres à la région.

Le mot patois <sup>Rôze</sup> kozû francisé en cousu! exprimait la surprise. Ce n'est autre que l'abréviation de la formulette sak kozû de bou sac cousu de bois! - Désuets aujourd'hui, tant kozû que cousu se remplacent par O bé! Oh bien! O mō pér, giâstru (francisé en diastre) bâgru (bougre) O lala é tō possible? est-il possible? charrette! tonneau! Mâtin! (voir les jurons haut page 715 ms)

*sak kôzû de bou*

*O bé*

*mō*

*possible*



Une kyrielle de jurons expriment le mécontentement, l'impuissance, le renoncement dépité.

Des mesures furent prises, du temps de Berne, contre la manie de jurer. Quelque conseiller s'était-il laissé aller, en tenable, à proférer l'un de ces cris de coeur, une amende venait lui rappeler les convenances. Une admonestation du pasteur y contribuait en outre aussi. Les procès-verbaux des gouverneurs du Lieu donnent divers exemples de pareilles sanctions.

Le mot de Cambronne sous ses formes patoise et française locale (l'une et l'autre avec un è très ouvert et allongé) jouit de tout temps, d'une grande popularité. D'aucuns ne se sentent-ils pas soulagés après l'avoir proféré?

tsârôn et pnæxõ (charogne et poison) lui font concurrence. Les gens bien leur substituent l'anodin rava!

Diabla, au d initial fortement palatalisé par la prononciation locale, s'entend à journée faite.

Le nom du malin peut être corsé par un précédent cinq cents, voire par cinq cents mille.

Il entre dans les nombreuses formules qui suivent : lû gâbu mè (tè) rônxyæ pyé ; que le diable me (ou te) ronge seulement! lû d. t'émítqæ ; le diable te réduise en miettes! lû d. t'èkâhlæ ; le d. te brise! lû d. m'æll'èvaæ sa... ; le d. m'enlève si...! lû d. m'è bürclæ ; le d. me brûle. lû d. t'è bôbardæ, le d. te bombarde! d. m'æpnærtæ, d. m'emporte! d. m'è pænye, d. me prenne!

D'autres formulettes, non moins usitées, critiquent les agissements d'une personne ou d'une bête, constatant parfois l'état defectueux d'une substance. lû gâbu t'è sôhlæ ! signifie : Pourquoi souffles-tu de la sorte? lû g. t'è lûdyæ ou t'è røhlæ ! Pourquoi glisses-tu ainsi? lû g. t'è vyædsæ ! Pourquoi donc te déplacer? lû g. t'è røblæ ! Ne roule pas ainsi! lû g. t'è rüeilqæ Pourquoi beugles-tu de cette façon? lû g. t'è t'pæizæ ! Pourquoi tomber ainsi? lû g. t'è pürasæ ! Pourquoi pourrir de la sorte? lû g. t'è èkquyè ! Pas n'était besoin de battre ce blé! lû g. t'è hørè ou høræsè ! Pourquoi cours-tu? lû g. t'è plæuvè ! Pourquoi faut-il qu'il pleuve?

Les expressions gyâbu sé et gâbu cå måræ signifiaient: Je n'y manquerai pas. Elles ont disparu depuis plusieurs générations.

l'èzæ (voyez à la page , sous superstitions) pouvait occasionnellement prendre la place de gâbu. C'est un souvenir du passé. La formulette: lû l'èzæ m'è fôte, familière à nos pères ne s'entend plus du tout.

Le nom de Dieu au d initial aussi palatalisé que celui de diable apparaît dans nombre de combinaisons. Nõ d'è gœu ! est des plus communs. Ses formes édulcorées nõ d'è gôu ! et nõ d'è gætsæ ! s'emploient fréquemment. L'expression gœu m'è dånæ (on s'attendrait à dånæ !) a per contre sombré dans l'oubli. Pægyé (par Dieu), pardi représente un renforcement de l'affirmation ou de la négation: Pærgé èi ! Pærgé nã !

Trahit aussi bien la colère que l'étonnement tünèru (tonnerre) et ses composés nom d'un tonnerre, sacré tonnerre!

Totevãtã !, adapté de l'alamanique, me paraît en voie de disparition.

Sacré, souvent réduit à cré, sert à renforcer maint juron: sacré nom d'un chien! sacré nom de bleu!, sacré diable!, sacré tonnerre! ou autres aménités.

Le patois se servait de tsãfu et de tsãkru aux mêmes fins. tsãfu et sa francisation partielle tsãfo, représentent une variante de tsã (chance), sous-entendu "mauvaise".

tsãkru, quelque peu francisé en tsancru, répond à chancre. Ces deux augmentatifs s'emploient à volonté l'un pour l'autre. En voici quelques échantillons: tsãfu (tsãkru) de fou !, sacré fou! - tsãfu de pti vòdã ou pitite vòdãiz, sacré petit diable ou diablesse! - ts. de vòrã !, sacré vaurien! - ts. de mãrdõzã ou mãrdõzã, sacré petit merdeux ou petit merdeuse! Il était loisible de remplacer tsãfu et tsãkru par prãcõ, ãtãdãtsu, kãyõ, wãdãzã, gãbu, ãtãtsã (éche), tsãnbã, etc.: prãcõ de brãtã ! sacré gãmin - ãtãdãtsu de fãna (puanteur) - kãyõ de õmu (cochon) - wãdãzã de knã !, nullité d'individu! - gãbu de dã !, diable de gens - ãtãtsã de õmu !, gueux d'homme - tsãnbã de fõlã !, canaille de fille. Les expressions sãkru de ... et sãvãkru de ... avaient une signification analogue.

Signalons encore, dans le même goût, les apostrophes incisives du type kã kãna (quel, quelle) et ... õn fõyã, õna bala (un beau, une belle): kã fõu !, quel fou! - kãna fõlã !, quelle folle! - tã ã gãyõ (rãdu) fõu !, tu es un beau fou! - lã õna bala ou õna rãda fõlã !, c'est une rude folle - kãne fõlã !, quelles folles! - kã mõtsã ! (est le nom du valet de pique. Proviendrait-il de l'espagnol mozo? Terme aujourd'hui désuet.) quel fou! - lã ã gãyõ ou rãdu mõtsã !, il est terriblement fou - kãna sãrpã !, quel serpent de femme.

Voulait-on exprimer le dégoût, la lassitude, les interjections pã ! et wã ! étaient à disposition. A la dernière, on préposait souvent mõ grã ou mõ pãrs. (wã ! signifiait aussi pas du tout. C'était une sorte de négation dégoûté. Jaques Dalcrose s'en servit, prétend-on, à Londres lorsqu'un ami lui demanda s'il n'avait pas profité de son séjour pour apprendre l'anglais.

Les exclamations et formules qui révèlent la satisfaction offrent un peu moins de variété qu'celles qui servent à exprimer le dépit. A noter tout d'abord que les explosions de surprise peuvent, pour la plupart, se rapporter tout aussi bien à la joie.

Fort usitées aussi les expressions kã buncã !, kã dõyõyõ ! kãna tsãzã ! (s'employait presque toujours sous sa forme française), kãne vãna !, quel bonheur!, quelle joie!, quelle chance!, quelle veine! De même que les formulettes Sã nã ã dã lã vãna !, c'en est de la veine! pã dã lã tsãzã, sã ã nã yõna !, pour de la chance, c'en est une!

On entendait parfois, ironiquement kã nã ãtã !, quel coup de massue!; kã nã ãsunãzã !, quelle assommée!

L'expressions ãtrã ã lã kãrã dã rã, francisée en être à la croix du riz, exprimait un bonheur sans mélange. (Il doit s'agir d'un ancien \*si, signifiant le ciel, et bizarrement déformé en ri, le sens du prémusé \*si s'étant depuis longtemps perdu.



Etre à la ba à la Dame (allusion au fait qu'autrefois la femme du pasteur jouissait d'un banc spécial plus confortable à l'église, face à la chaire), être au banc à la Dame, voulait dire: être particulièrement favorisé.

La terminologie employée par nos éleveurs à l'égard de leur bétail, se réduit forcément à quelques expressions.

Une bête demeure-t-elle couchée au moment de la traite ou obstrue-t-elle le passage, l'armailli lui dira: sû ou sû vâc <sup>vâc vâc</sup> - Remue-t-elle ou s'agite-t-elle pendant l'opération, on cherchera à la calmer par un djou vâc una mi! (tranquillise-toi donc un peu!), no pèu tû pè djoutè?, ne peux-tu pas te tenir tranquille? Le cri usa!, s'emploie dans les mêmes circonstances. Le traqueur adressera à l'occasion les menaces amicales atâ, atâ!, attends, attends!, ou ald, ald!, allons, allons!

Chose étrange, cette dernière exclamation a passé sous sa forme patoise au français local. Elle y a pris le sens de "cesse donc, finis-en!" et correspond tout-à-fait au "hürouf!" d'Outre-Sarine. Cela m'amuse d'entendre l'une de mes petites-filles, âgée de deux ans seulement, s'écrier ald! ald!, en pur patois, lorsque quelqu'un la taquine ou l'embête.

Le cri d'appel du vacher, tâ! tâ! demeure, lui aussi, intact dans la bouche de gens qui ignorent tout de la langue de leurs pères. L'appel complet était: tâ, piti, bâ la sô, tâ!; tiens, petit, tiens du sel, tiens! - vè, piti, vè, adressé à un veau, s'entendait souvent, ainsi que vètu, vètu!

Au temps où l'on élevait des chèvres, ces animaux accouraient au cri de byôu, byôu! byèta, byèta! Les porcs à celui de buri, buri!

L'énergique "niaks", sert à exciter le taureau au moment de la saillie.

Singulièrement limitée aussi la liste des ordres donnés par les voituriers à leurs chevaux. Ils s'en tenaient à yu pour en avant, à ouô pour arrête, à trouke pour recule, à stâ ou st pour à droite et à gyuô pour à gauche. Mais, tout changé, même le vocabulaire des voituriers. Peu à peu, dès le début du présent siècle, d'autres expressions vinrent sur le pavois. Seul yû demeure sans changement, tandis qu'aryé remplace trûka, gyuô se substitue à stâ, yûpô à gyuô, up et o à ouô. Rares les vieux "charrotons" demeurés fidèles au système d'autrefois.

Si tout ne marche pas sur les roulettes, le charretier a facilement la menace à la bouche. La bête fatiguée ou récalcitrante en entendra de cruelles. Elle aura de la chance si son maître exigeant s'en tient à un "atâ vâc, trâfu dè leitâ!; Attends donc, sacré bête!"

A l'exception des chalets ou quelque châtron mène le fumier, vous n'apercevez pas de boeuf de trait dans nos parages. Seuls le cheval et parfois la vache portent le collier. Il n'en est pas de même Outre-Risoud où l'on confie souvent aux boeufs le charriage des bois longs. De la frontière, vous pouvez parfois entendre au loin les voituriers contois réveiller leurs bêtes endormies d'un incessant ho!, ho! A des km. de distance, on se rend compte à quelles bêtes de trait on a à faire. Le cheval, lui, n'a pas besoin d'être continuellement rappelé à son devoir.